



Vers l'Allemagne. Image du film *Victor Tissot* d'Arnaud Dousse & Aurel Dewarrat © Musée gruérien

Sa moustache en frémissait de plaisir

En 1874, Victor Tissot, journaliste fribourgeois établi à Paris, «s'envole» pour enquêter sur l'usage que l'Empire allemand fait des cinq milliards de francs-or de réparation que la France vaincue lui a versés après la guerre de 1870-71. Il parcourt le pays. Sa maîtrise de la langue est un atout. Les journaux parisiens sont friands de ses papiers qui mêlent habilement reportage et fiction tout en flattant un patriotisme revanchard. L'année suivante, son livre-pamphlet *Voyage au pays des milliards* rencontre un succès spectaculaire. Il y aura 56 rééditions. Sa plume acérée, sa verve railleuse et un sens aigu des attentes du public feront sa fortune. Une fortune qu'il lèguera intégralement à la ville de Bulle en 1917 pour qu'y soient créés un musée et une bibliothèque.

Nous osons imaginer qu'aujourd'hui, grâce à sa grosse loupe, son regard traverse le temps pour se poser sur le stand que les Amis lui consacrent au Comptoir gruérien. Il verrait que, depuis plus d'un siècle, le Musée gruérien et la Bibliothèque de Bulle sont au service de la population, diffusent les connaissances, valorisent les savoir-faire et soutiennent la création afin que chacune et chacun puisse, comme Tissot le souhaitait, s'ouvrir au monde et tenter d'en appréhender la richesse et la complexité. Il serait ravi de constater que le thème du Comptoir 2026 est *Une région en mouvement*, et que le musée et la bibliothèque participent de ce dynamisme. Le projet d'agrandissement et de rénovation en cours en est une preuve indéniable.

Victor Tissot et les Amis vous attendent au Comptoir du jeudi 22 octobre au dimanche 1^{er} novembre. Venez lui rendre visite ! Venez nous rendre visite !

Catherine Théraulaz et Madeleine Viviani, co-présidentes des Amis

Sommaire

- 2** Victor Tissot - Un héritage qui rayonne encore
- 4** Bien loin de Gepetto - Les métiers d'art aujourd'hui
- 6** La canopée, Massimo Baroncelli
- 9** La bourgeoisie de Bulle au XVIII^e siècle - Une autre culture politique
- 14** Le chalet, bien plus qu'il n'y paraît
- 18** Une femme en bredzon conduisant un troupeau - Découverte et questionnement
- 19** Je préfère les flâneries aux grimées - Le chalet du Lapé
- 20** Visite guidée à Trace Écart



Voyages exotiques vus d'un bureau parisien. Image du film *Victor Tissot* d'Arnaud Dousse & Aurel Dewarrat © Musée gruérien

Un héritage qui rayonne encore

Il y a plus d'un siècle, Victor Tissot (1844-1917), écrivain voyageur amoureux de la Gruyère, légua sa fortune et ses collections à la Ville de Bulle pour qu'y soient créés un musée et une bibliothèque. Au Comptoir, les Amis rendent hommage à la générosité de ce visionnaire.

Création

Les Amis ont confié la conception et la production de leur stand à deux jeunes de la région :

Aurel Dewarrat. Chercheur en histoire contemporaine, il a consacré son mémoire de master à la trajectoire transnationale de Victor Tissot avant de se tourner vers le rôle de l'Église catholique dans le processus de décolonisation en Afrique centrale, dans le cadre de sa thèse en cours aux universités de Fribourg et de Leuven.

Arnaud Dousse. Adolescent, il publie ses premières bandes dessinées et en vend plus de 10 000 exemplaires. Il se forme en conception multimédia et en

communication digitale en Suisse puis va à New York pour y apprendre l'art du dessin. Aujourd'hui, il est directeur artistique, illustrateur, animateur et réalisateur indépendant à Fribourg. arnow.ch

Aurel et Arnaud sont devenus en quelque sorte des intimes de Victor Tissot puisqu'ils ont, ensemble, écrit et réalisé un court-métrage d'animation qui lui est consacré. Quoi de plus innovant pour illustrer une institution en mouvement !

Au plus près

Les éléments narratifs du film s'appuient largement sur des textes laissés par Tissot. Plus fascinant encore, la grande majorité des objets que l'on y

voit (lampes, lettres, photos, tableaux, livres) lui appartenaient et sont conservés au Musée gruérien.

Ce film – dont on pourra voir deux extraits sur le stand – est le fruit de recherches approfondies et d'une intense collaboration avec Serge Rossier, directeur du Musée gruérien, Christophe Mauron, conservateur, et Virginie Piller, conservatrice-restauratrice. Il a bénéficié du soutien des Amis du Musée gruérien et d'une importante contribution de la Loterie Romande.



Pérégrinations

Pour écrire ses articles et ses livres, Victor Tissot (1844-1917) a beaucoup voyagé à travers l'Europe de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Sur le stand, en mettant nos pas dans les siens, nous suivons, avec lui, la montée des nationalismes qui redessinent alors les frontières, notamment celles de l'Allemagne et de l'Italie. Des nationalismes qui exacerbent les antagonismes qui conduiront à la Première Guerre mondiale. Une relecture bien utile de nos jours...

Explorateur de cabinet

Tissot a aussi beaucoup écrit sur des « contrées mystérieuses » (la Chine, l'Afrique, l'Amérique du Sud) et sur des « peuples inconnus » (Peaux-Rouges, Zoulous, Tziganes) sans pour cela quitter son confortable bureau parisien.

Comme beaucoup d'auteurs de son temps, il a compilé des récits d'explorateurs, des rapports de missionnaire, des publications de sociétés savantes pour répondre à la demande d'un public avide d'exotisme, un exotisme souvent teinté de la vision coloniale et orientaliste de la Troisième République.

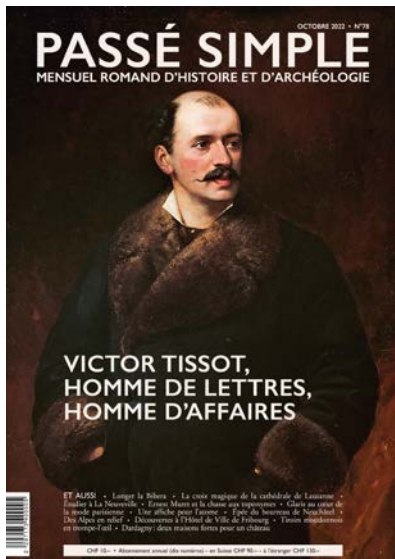
Un pari sur l'avenir

Sans Tissot, Bulle n'aurait probablement pas de musée – ou il aurait fallu attendre très, très longtemps.

Sans Tissot, et sans l'engagement de tous ceux qui ont fait vivre et grandir l'institution au cours des décennies, nous n'aurions pas ces milliers d'objets, d'œuvres, de témoignages constitutifs de nos mémoires individuelles et collectives.

La bibliothèque devrait réouvrir ses portes dans son nouvel écrin fin 2027. Puis ce sera au tour du musée. Ensemble, sous l'égide de Tissot, ils continueront de nous raconter notre histoire, de stimuler notre curiosité, de susciter des questionnements et des discussions, tant sur les silences et les fêlures du passé que sur les enjeux contemporains.

Madeleine Viviani



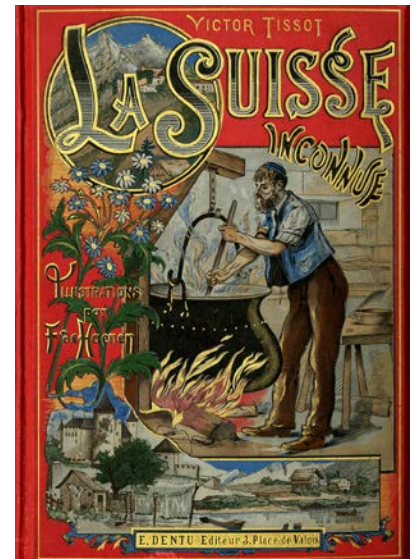
Lire Victor Tissot

En librairie: *La Suisse inconnue*, éditions Florides helvètes + plusieurs titres, brochés ou ebook.

En ligne, gratuit:

ebooks-bnr.com propose notamment *Voyage au pays des milliards*, 1875, qu'il faut replacer dans son contexte, et *Au pays des glaciers (vacances en Suisse)*, 1983, avec de délicieuses descriptions de la Gruyère.

Plus énigmatique, *Les Cygnes du Lac Noir*, un conte disponible sur: histoirevalleedejoux.ch > Alpages, chalets et bergers de la Gruyère, n° 17



PRÉSENTATION DU STAND ET APÉRITIF

pour les Amis du Musée gruérien
Vendredi 23 octobre, de 17 h à 19 h, sans inscription

Bien loin de Gepetto – les métiers d'art aujourd'hui

Le créateur de Pinocchio était un vieux menuisier pauvre et solitaire. Aujourd'hui, les artisanes et artisans d'art sont jeunes (souvent), dynamiques et connectés (toujours). Ils seront nombreux au Comptoir et se feront un plaisir de vous montrer leur travail.



La forgeronne Amélie Pietrzykowska. Photo Antoine Buvelot. Musée du fer et du chemin de fer, Vallorbe.

Le Musée gruérien et la Bibliothèque de Bulle travaillent régulièrement avec des professionnels des métiers d'art, notamment pour la restauration et la conservation d'œuvre d'art, d'estampes, de gravures, de meubles, de documents, de livres ou de textiles. Un tailleur de pierre viendra bientôt redonner son éclat à la fontaine de la ferme de Palud qui se trouve devant le musée. Un serrurier d'art réinstallera le cadran solaire sur la façade de la rue Tissot.

Les Amis ne sont pas en reste puisqu'ils ont confié la conception visuelle de leur stand au Comptoir à Arnaud Dousse, un réalisateur de jeux vidéo et de films d'animation. À l'instar des artisans d'art, il maîtrise un savoir-faire, transforme de la matière, et réalise des objets à vocation utilitaire avec une visée esthétique.

Les Amis préparent en outre, sous la direction d'Anne Philipona, le prochain *Cahier du Musée*, qui sortira en automne 2027. Cette édition sera consacrée au métal et aux nombreux métiers d'art qui le façonnent. Elle sera réalisée en partenariat avec l'Abbaye des Maréchaux, la Forge de la Tzintre et l'École du métal de Bulle. Une vingtaine d'autrices et d'auteurs y participeront.

Partenaires essentiels

L'intérêt du Musée, de la Bibliothèque et des Amis n'est pas fortuit. Il s'inscrit dans une volonté affirmée de préserver tant notre patrimoine matériel (bâtimENTS, monuments, espaces urbains, paysages, œuvres d'art), que notre patrimoine immatériel (traditions vivantes, savoir-faire, récits, patois).

Les artisanes et les artisans d'art, nombreux dans nos contrées, jouent un rôle déterminant dans la concrétisation de cette ambition. D'où la nécessité de les soutenir et de valoriser leur travail, en faisant appel à leurs compétences le plus souvent possible.

Acteurs économiques

Ces professionnels sont aussi des acteurs significatifs de l'économie locale et régionale. La Fédération Patronale Économique, qui compte plus de 4000 membres en Gruyère, en est pleinement consciente puisqu'elle leur accorde une place de choix au Comptoir. Son projet **ArtÔfact** sera en effet hôte d'honneur et présentera les œuvres créées par des artistes suisses qui ont travaillé en binôme avec des entreprises gruériennes.

Transmission

Les artisanes et artisans d'art ont à cœur de faire évoluer et de transmettre leurs connaissances et leurs techniques. Cela passe très souvent par un apprentissage. C'est dire l'importance des entreprises et des écoles professionnelles.

En 2025, 51 jeunes Fribourgeois ont participé aux **SwissSkills**, un championnat des métiers qui a lieu tous les deux ans. Ils se sont illustrés en remportant douze médailles, dont deux d'or, plusieurs dans des métiers d'art.

La gageure est aujourd'hui d'assurer la continuité des pratiques dans le respect des traditions, tout en les faisant évoluer, notamment en intégrant les ressources qu'offrent les nouvelles technologies. D'assurer la viabilité économique des ateliers, eu égard au coût des matières premières et à la concurrence industrielle. D'assurer la relève, en attirant de nouveaux talents et en leur permettant d'avoir un métier économiquement viable sur la durée.

Synergies

Depuis 2012, les **Journées européennes de métiers d'art** sont organisées dans une vingtaine de pays. Elles permettent au public et aux élèves de rencontrer les artisans d'art locaux à travers des conférences, des démonstrations, de visites guidées d'ateliers, etc.

En Suisse, la prochaine édition aura lieu du 19 au 21 mars 2027. Nul doute qu'elle aura autant de succès que celle de 2026, avec plus de 12000 visiteurs, 150 artisanes et artisans d'art, plus de 100 métiers représentés.

Dans notre pays, ces Journées sont coordonnées par l'association **Métiers d'art Suisse**. L'ASMA, fondée en 2016, soutient l'action de six cantons pour valoriser et encourager ces métiers et les professionnels qui les font vivre. Elle propose sur son site un passionnant

répertoire des métiers d'art ainsi qu'un **répertoire des artisanes et artisans d'art** qui les pratiquent.

Étonnamment, le canton de Fribourg n'est pas membre de l'ASMA. Son adhésion serait très intéressante pour les artisanes et artisans d'art fribourgeois, en termes de visibilité et de promotion. Qui sait, peut-être même qu'une Journée des métiers d'art pourrait avoir lieu dans le sud du canton ?

Nos traditions

Le canton de Fribourg est engagé dans la mise en œuvre de la Convention de l'UNESCO pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel. Il a confié au Musée gruérien le soin d'établir l'inventaire des traditions vivantes dans le canton.

Dans cet inventaire, déjà très riche et en constante évolution, figurent plusieurs métiers d'art, notamment la peinture de poyas, le tavillonnage, le travail de la forge, la fonte de cloches pour le bétail, l'artisanat du bois, le savoir-faire lié aux costumes régionaux, le tressage de la paille.

Le Comptoir gruérien est une belle occasion de découvrir les réalisations des artisans qui font vivre ces traditions, et de discuter avec eux. On pourra les repérer sur les stands grâce à un macaron spécifique.

La **Journée du patrimoine culturel immatériel**, qui aura lieu le dimanche 25 octobre, sera un moment fort du Comptoir, avec un programme riche et varié.

Serge Rossier et Madeleine Viviani

Quelques-uns des 200 métiers d'art pratiqués en Suisse, par des femmes et des hommes. Combien en connaissez-vous ?

Abatjouriste	Lapidaire
Armurier	Lissier
Automatier	Luthier
Bijoutier	Marqueteur
Briquetier	Mégissier
Bottier	Muretier pierres sèches
Chaudronnier / Dinandier	Nacrier
Costumier	Oculariste
Couvreur ornementaliste	Orfèvre
Décorateur de théâtre	Perruquier-posticheur
Découpeur sur papier	Poêlier fumiste
Dentellier	Potier
Émailleur	Relieur
Éventailliste	Rentrayer
Fabricant de cannes	Restaurateur d'art
Facteur d'instruments à vent	Rotinier
Fondeur	Savonnier
Fileur de verre	Squeletteur
Gantier	Staffeur-stucateur
Graveur	Taillandier
Héraldiste / Peintre armoriiste	Tavillonneur
Imagier au pochoir	Vannier
Imprimeur d'art	Verrier d'art

Liste complète et explications sur metiersdart.ch

Une canopée pour mille voyages

Massimo Baroncelli, artiste peintre et dessinateur, est un acteur majeur de la vie artistique et culturelle bulloise depuis plus d'un demi-siècle. Il réalise depuis plus d'une année un « récit dessiné » de la transformation du bâtiment. Voici son sixième dessin, qu'il nous raconte.

«Je palpité d'impatience!», m'avez-vous dit quand la pose de la charpente était imminente.

Je savais que ça allait être quelque chose de spécial. Qui allait m'enthousiasmer, ou me déplaire, mais que j'allais de toutes façons ressentir intensément.

Mon pressentiment était fondé. Cette vaste charpente en bois, qui couvrira l'intégralité de la bibliothèque m'émeut autant qu'elle m'enthousiasme.

Elle m'émeut par son amplitude, sa générosité. Les architectes qui l'ont conçue, Jonathan Sergison à Zurich et Stephen Bates à Londres, sont allés bien au-delà de l'utilitaire. Ils ont créé un magnifique écrin dont la sobriété apparente – qui n'a de pair que la prouesse technique qu'elle implique – donne toute sa place à ce qui détermine l'essence même du lieu : les livres.

Elle m'émeut par ses couleurs. À première vue, celle d'un bois clair au naturel.

Mais un regard attentif y décèlera toute une palette de tons et de reflets, qui suggèrent des bruns, des ocres, des gris plus ou moins foncés, certains chauds, d'autre froids, des jaunes, parfois des verts. C'est doux, élégant. Tout cela va vibrer, moirer, en fonction de la lumière, de l'heure du jour, du temps qu'il fait.

Elle m'enthousiasme par ses lignes. Je suis très sensible à l'entrecroisement des poutres, des plans et des retombées, au rythme donné par cette succession de grands éléments identiques. La complexité et la régularité se mettent mutuellement en valeur pour conférer à l'ensemble un équilibre à la fois apaisant et stimulant. Je suis sûr qu'on se sentira bien dans cette bibliothèque, qu'on aura envie d'y venir, d'y rester, d'y revenir.

Comme pour les couleurs, je me réjouis de voir les ombres et les éclats de lumière jouer sur ces pleins et ces retraits. Une infinité de possibilités.

Et les grandes poutres obliques dans les angles ?

Elles contribuent à la vivacité de l'endroit, en le structurant. En même temps, elles sélectionnent des fragments du paysage extérieur. On peut voir ces ouvertures comme des seuils que nous sommes invités à franchir. Par le regard pour une perception renouvelée de ce qui nous entoure, ou par l'imagination pour accéder à d'autres univers. Comme le font les livres, à leur manière.

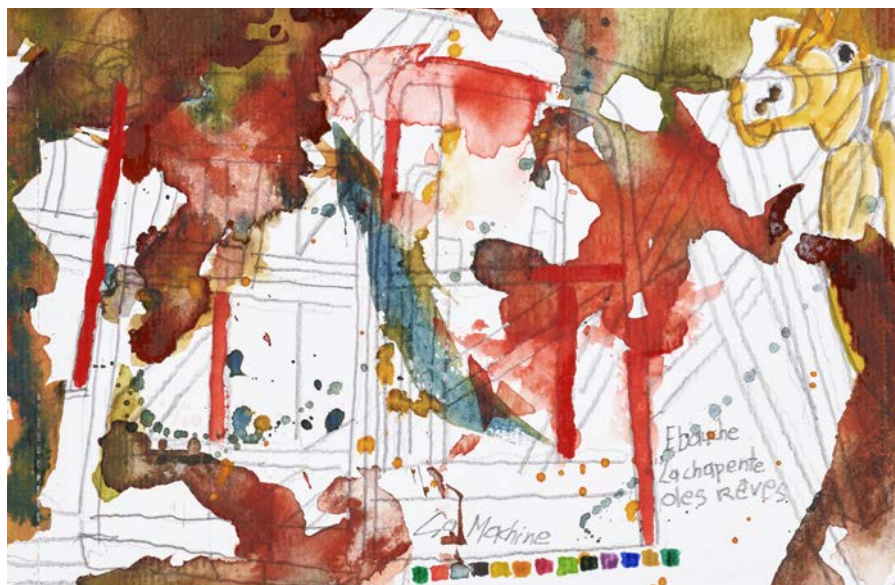
Solidement ancrées dans le sol, ces poutres peuvent également rappeler les contreforts des cathédrales gothiques. Ou plus prosaïquement, le V de Victor Tissot. Mais ça, ce n'est probablement pas voulu.

Cette charpente vous fascine, mais dans votre dessin elle est en retrait ?

Effectivement. Peut-être parce qu'il faut lui laisser le temps d'occuper pleinement sa place, en résonance avec le reste du bâtiment.

Il est vrai que quand je suis entré dans l'immense espace vide qu'est ce chantier, la première chose que j'ai vue, c'est cette nacelle : un quadrillage métallique, rouge, à plusieurs mètres du sol. Un contraste très fort avec les gris et les blancs qu'il y avait autour. Le noir intense du support. Des parties usées, normales pour un outil de travail.

Et puis on ne se refait pas : ce qui m'a attiré avant tout, ce sont ses lignes. Donc la nacelle s'est imposée. Aussi parce qu'elle est constitutive du processus de construction. Elle permet à l'artisan de créer ce plafond. Elle permet le passage entre ce qui est et ce qui sera. Elle est dans cet entre-deux. Un moment suspendu.



Massimo Baroncelli, *Une canopée pour mille voyages*, 2026, ébauche sur papier. Photo Francesco Ragusa.



Massimo Baroncelli, *Une canopée pour mille voyages*, 2026, crayon de couleur, crayon et dispersion d'acrylique sur papier marouflé sur panneau.
Photo Francesco Ragusa.

Si j'y repense, je me suis probablement, sans vraiment en avoir conscience, projeté dans l'avenir. L'impatience, encore...

Ceci dit, les poutres, les retombées, les arêtes, les tensions sont bien présentes dans mon dessin. Mais elles coexistent avec ce qui est en devenir, suggéré par ces quelques lignes au crayon, sans couleur. J'y vois un clin d'œil au *non finito* de Michel-Ange, repris par Rodin, où l'inachevé exalte le geste et infléchit la perception de la figure.

Pour moi, Michel-Ange reste la référence absolue, le sommet vers lequel tout artiste plasticien ne peut s'empêcher de regarder. Une cathédrale.

Pourquoi parlez-vous d'une canopée ?

Ma première idée était que cette charpente allait couvrir des lieux – en l'occurrence le musée et la bibliothèque – dans lesquels on peut s'instruire, s'évader, rêver. Mais «couverture»

faisait trop penser à une chape, lourde, oppressante.

La canopée, en revanche, évoque un foisonnement, ouvert et lumineux.

Au sens premier, la canopée est la partie supérieure de la forêt, là où les branches, les feuilles et les cimes de centaines d'arbres très divers s'entrecroisent et s'unissent pour former une voûte naturelle, protectrice.

Ces frondaisons laissent passer l'air, la lumière, le vent, la pluie. Parfois on aperçoit même le ciel. Elles abritent mais sont ouvertes.

Elles recèlent tout un monde : des mammifères, des oiseaux, des papillons, des cigales, des caméléons, des lianes, des fougères, des mousses. La canopée est un écosystème suspendu.

Si on va plus loin, on découvre que la canopée était un dais, un baldaquin

qui protégeait l'officiant d'un culte ou le roi quand il rendait justice. Parfois un voile qui couvre le tabernacle, objet précieux dont le contenu est à la fois sacré et mystérieux. Enfin, dans les rituels funéraires liés au dieu Osiris, les Égyptiens utilisaient des vases canopes dont le couvercle était orné d'une figure humaine.

Notre canopée est tout ça : la diversité, le vivant, l'ancien, l'inexploré. Un temps pour l'esprit et les rêves, pour la mémoire et l'imagination, et un port pour mille voyages.

Cette charpente est ancrée dans la terre gruérienne puisqu'elle est faite de bois local, mais elle ouvre sur le monde. Elle est en résonance avec les savoirs et les histoires qu'elle protège et restitue dans une atmosphère chaleureuse.

Vous avez daté votre dessin ?

Oui, les chiffres sur la nacelle indiquent juillet-août 2026.

Comment avez-vous procédé ?

Quand l'entreprise Lanthamm Constructions bois, qui fait partie du Groupe Grisoni, a commencé la pose de la charpente, je suis allé sur place. J'ai fait des croquis, très sommaires, dans un petit carnet A5.

En même temps, Philippe Berchier, le technicien du musée, a pris les photos dont j'avais besoin. Des vues d'ensemble, des détails, des angles spécifiques. On se connaît bien, on est complices depuis très longtemps. Sa parfaite connaissance du chantier est évidemment un atout.

Sur la base des croquis et des photos, j'ai choisi ce que je voulais mettre en évidence. Cela se concrétise sur la première ébauche. Des lignes, des couleurs. Juste une façon de poser les choses. Pas un guide ou une directive. D'ailleurs, la plupart du temps, le dessin final ne reprend que des fragments de l'ébauche.

Puis je passe tout de suite au dessin, sur un format réduit. En fait, je réfléchis sous forme de lignes. Je laisse courir ma main, c'est elle qui décide. Souvent, évidemment, elle hésite, se trompe, se fourvoie. Alors il y a plein de repentirs. La gomme est un outil indispensable. Généralement, quand tout va bien, un moment arrive où ce qu'il y a sur la feuille correspond à ce que je veux exprimer.

L'étape suivante est l'agrandissement au carré, par un système de quadrillage, pour arriver au format définitif. Ce processus est long et fastidieux, alors je le fais faire mécaniquement. J'obtiens ainsi mes lignes reproduites très exactement sur un papier transparent et je les reporte sur le papier marouflé.

Ensuite commence le travail de la couleur. Minutieux, à la fois intense et serein. Toujours gratifiant.

D'où vous vient cet intérêt pour la ligne ?

De très loin. Dans les années 1970, j'avais fini le technicum et je commençais à gribouiller. Un cousin m'a invité à Gênes, une ville magnifique, que j'ai parcourue dans tous les sens.

Ce cousin a parlé de moi à deux de ses amis, peintres, et ensemble nous sommes allés à Florence. Nous avons passé des journées entières aux Offices, au Palazzo Pitti, au Bargello, dans les églises, les rues, les places. Et des heures dans la Galerie de l'Académie, devant le David de Michel-Ange. Comment un jeune homme qui n'avait que quelques années de plus que moi avait-il pu créer cette perfection à partir d'un bloc de marbre dont personne n'avait voulu ?

Dans cette même Galerie, j'ai découvert les quatre *Captifs* que Michel-Ange avait commencés pour le tombeau d'un pape. Des œuvres inachevées, où les corps semblent se tordre pour s'extraire du marbre. Déjà, la magie du *non-finito*.

Nous étions déjà presque sur le départ, quand mes compagnons ont insisté pour qu'on fasse encore un saut à l'église Santa Felicità. Je leur en serai toujours reconnaissant. *La Déposition* de Jacopo Pontormo m'a bouleversé. Au point d'en avoir des larmes.

Cette œuvre emblématique du maniérisme italien se trouve dans une modeste église de quartier, sur l'autel d'une chapelle latérale. On y reconnaît les personnages principaux, mais ils sont étranges, irréels. Même cinq siècles après, les couleurs restent surprenantes, à la fois claires et acides, et fortement contrastées. Et puis, il y a les lignes. Des lignes courbes, sinueuses, fluides, ondulantes, qui conduisent d'un personnage à l'autre, en les reliant. Et, tout aussi présentes, des lignes invisibles créées par les regards et les gestes entre les personnages.

Lorsque Pontormo a dévoilé cette œuvre, elle a suscité autant d'étonnement que de perplexité. On n'avait jamais rien vu de pareil. Pour moi, elle a été une révélation : je lui dois ma passion pour les lignes. J'ose même affirmer qu'il y a une filiation entre les maniéristes et Egon Schiele...

Le mot de la fin ?

J'ai toujours autant de plaisir à faire ce travail. J'ai l'impression de marcher dans l'histoire, avec un petit h. Ou en tous cas dans l'histoire du nouveau musée.

Propos recueillis par
Madeleine Viviani



Jacopo Pontormo, *La Déposition*, 1526-28, huile sur bois, 313 x 192 cm. Église Santa Felicità, Florence. Wikicommons

La bourgeoisie de Bulle au XVIII^e siècle – Une autre culture politique

Nathanaël MORNOD, titulaire d'un master en histoire et français de l'Université de Fribourg

Dans le numéro précédent de L'Ami, j'ai esquissé l'aspect général de Bulle avant que l'incendie ne ravage la petite cité. Bâtiments en bois, granges et étables intra-muros, champs et forêts utilisés par les habitants : malgré le dynamisme du commerce et des pèlerinages, la ville conserve les traits d'une communauté encore très rurale.

Le présent article propose d'entrer dans la réalité vécue de la société bulloise de l'époque. Il montre comment Bulle, bien que sujette de Fribourg, est alors gérée avec une véritable autonomie par la bourgeoisie.

À vrai dire, les archives que j'ai consultées, très riches, ne parlent pas tant de politique au sens où nous l'entendons aujourd'hui que de la manière dont des hommes et des femmes administrent ensemble les ressources indispensables à leur vie quotidienne. Comprendre la bourgeoisie revient donc, plus qu'à élucider de pointilleuses questions institutionnelles, à découvrir en profondeur la culture politique et la vie quotidienne des Bulloises et Bullois du XVIII^e siècle.

Qu'est-ce que la bourgeoisie ?

Aujourd'hui, ce mot évoque spontanément une classe sociale aisée. Au XVIII^e siècle, il recouvre une autre réalité. À Bulle comme dans la plupart des villes de Suisse, la bourgeoisie est avant tout une communauté d'habitants unis par des droits et des devoirs communs. Pour en faire partie, il ne suffit pas de vivre à Bulle ni même d'être riche. Il faut détenir le droit de bourgeoisie, obtenu par naissance, par mariage ou, plus rarement, par admission. C'est un privilège réservé à une partie seulement de la population.

Le recensement effectué en 1783 par une commission souveraine constate que la ville compte « 420 bourgeois, qui participent à tous les droits et prérogatives de la communauté ; sans y comprendre un grand nombre d'absents, qui sont dans le canton et chez l'étranger ». On dénombre en outre 64 habitants reçus

ou tolérés, 20 fermiers au service d'un propriétaire terrien, et un nombre non précisé d'ouvriers.

Cette statistique, à laquelle manquent femmes et enfants, révèle la structure de la population bulloise : il y a d'une part les bourgeois, d'autre part des personnes ne bénéficiant pas des mêmes droits. La bourgeoisie se définit donc d'abord par l'exclusion des non-bourgeois.

Bien commun et privilèges

Loin d'être symbolique, cette distinction est éminemment concrète. La bourgeoisie ne se réduit pas à un groupe de personnes, ni à une simple institution. Elle ne saurait se comprendre sans prendre en compte la base matérielle sur laquelle elle s'appuie. Il faut pour cela abandonner notre manière moderne de penser les communes.

Aujourd'hui, les collectivités publiques vivent principalement des impôts. Sous l'Ancien Régime, la situation est différente. La richesse d'une communauté réside avant tout dans les biens qu'elle possède en commun : forêts, pâturages, terres, bâtiments, parfois moulins ou fours. Ces ressources appartiennent à la bourgeoisie et sont administrées au profit de l'ensemble de ses membres.

Le privilège central des bourgeois est la jouissance de leurs pâturages communs. La version de 1777 des *Statuts*

communaux établit dans son premier article : « Nous déclarons tout chef de Famille ou de maison être en droit de Jouir du Communage, soit en retirant la rétribution pécuniaire soit en éstivant sur les paquiers comuns une vache ou une jument avec son poulain de l'année ».

En d'autres termes, chaque famille bourgeoise bénéficie d'un « communage » soit en espèces, soit en nature (le pâturage). Un sondage dans les *Comptes* de 1761 montre que seuls 61 ayants droit (un sur sept) choisissent l'argent. Les bourgeois préfèrent donc en général utiliser le pâturage commun, preuve que cela répond, dans une bourgade encore très agricole, à un véritable besoin.

Les forêts apparaissent comme une extension des pâturages communs, par exemple dans l'article 3 des *Statuts* de 1737 : « Plus tous bourgeois pourra charger une vache en Bouleyre sans préjudice de son communage s'il ne charge ny cheval ny vache sur le commun ». Autrement dit, la forêt de Bouleyres – propriété partagée de la ville de Fribourg et des communes de la région – permet l'entretien d'une vache supplémentaire.



Illustration des pages 10 et 11 : Jean-Joseph Combaz (1772-1846). Annalise des Archives de la noble Bourgeoisie et Ville de Bulle. Musée grüérien

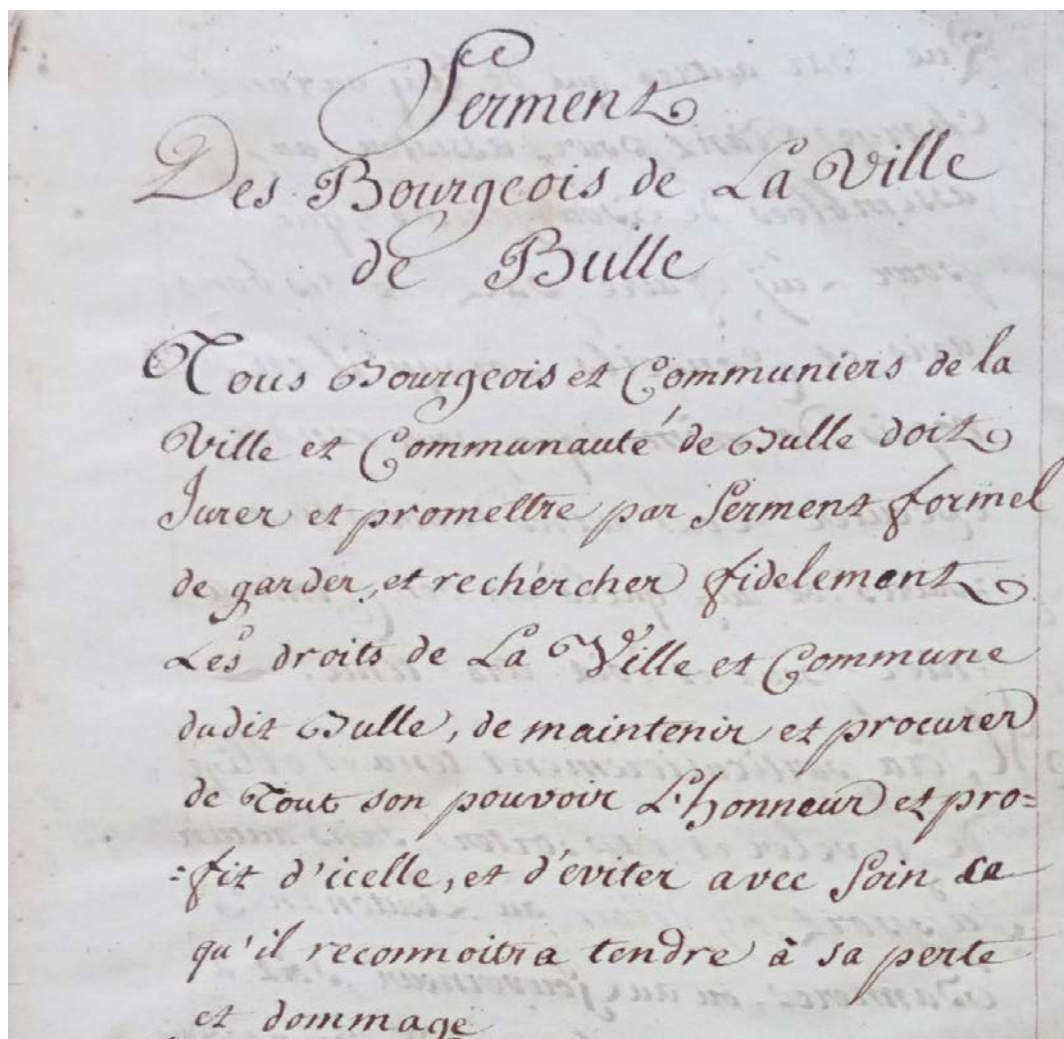
- 1 Alex noble, une branche au châtelaire, une en France et haute et basse.
- 2 Andrey originaire de creus, val de charney.
- 3 Ardica, ancienne famille à Bulle au commencement du 11^e siècle originaire de Fribourg.
- 4 Buman, patricienne de Fribourg.
- 5 de Costella, originaire de Chablais, noble établie à Fribourg au commencement du 15^e siècle. Une branche est venue à Bulle.
- 6 clere, en général cette grande part de celle du châtelaire de Fribourg.
- 7 Colliard, famille noble venue de Fribourg, anciennement de Chablais, P. D.
- 8 Demoret, anciennement cocher et de muris, les anciens parviennent venir de Chablais.
- 9 Dupaquier, aussi Sagnier, fratrie d'une maison patricienne de Fribourg et de son nom dans la région, les Sagnier à la tour et à marles, il y en a aussi dans le pays d'Alsace, les Sagnier de Neuchâtel, d'ailleurs par France.
- 10 Dupont, ancienne famille de Fribourg, il y en a au Grandvaux.
- 11 Duvoillard, famille les anciens et qui a possédé du fief fribourgeois, villedorval, en a nom déjà dans le 11^e siècle.
- 12 Escoffey, venant de la tour de la tour, et plus anciennement d'Estavanne.
- 13 Fegely, famille patricienne de Fribourg, anciennement elle s'appelle Fegely.
- 14 Garrin, les anciens famille de Bulle provenant originaire de Fribourg 1339.
- 15 Genilloud, Rom, elle parait être la même que celle de Fribourg, elle s'appelle Genilloud.
- 16 Gex, autops de Gex, et qui parait indiquer, qu'elle est originaire de pays qui jadis ont été de Gex.
- 17 Greynoz, originaire d'Enney, il y en a plusieurs, les Greynoz, hommes illustres de la ville et d'honneur de l'Etat ecclésiastique, fut de la branche de Bulle.
- 18 Glasson, ancienne famille, connue à Bulle dès en 1318. Elle est aussi connue de Bulle avec celle des Greynoz, Barbey et Judet.
- 19 Grangier, la première, Bartholomy Grangier, qui fut établie à Bulle, et de laquelle issue 1318, il parait être de Montbocon.
- 20 Gremaud, originaire d'Eschallens, les ducs de Savoie ont accordé des franchises cette famille florissante à Vevey.
- 21 Gremoud, ancienne famille de Bulle.
- 22 de Griset, de Forêt, noble, et patricienne de Fribourg, ancienne au pays de Borne.
- 23 Judet, autops Barbey, les anciens famille de Bulle.
- 24 Michaud, nouvelle à Bulle, originaire de Fribourg.
- 25 Mathey, elle descend de Michaud, elle est ancienne dans Bulle.
- 26 Michel, les anciens dans Bulle, il y en a dans la Bassée de Borne, au châtelaire, à Vevey, à Yverdon et une noble en Italie.
- 27 Mioroz, ancienne famille de Bulle.
- 28 Paris, ancienne famille de Borne le G. Borne, et la branche qui fut établie à Bulle et ancienne dans cette ville.
- 29 Perissot, nouvelle originaire de St. Martin.
- 30 Peltollaz, nouvelle à Bulle, mais ancienne à Charnay ou St. Martin, née en 1381, venant plus anciennement de Charnay.
- 31 Ruffieux, les anciens à Chablais, Charnay, Broc et Fribourg.
- 32 Savary, nouvelle, originaire de Fribourg, cette famille est très étendue à Borne.
- 33 Sudan, ancienne famille de Bulle, il y en a à Broc et à Vevey, ainsi qu'à Borne.
- 34 Tenteroy, ancienne famille de Bulle.
- 35 Vernay, ancienne famille de Bulle, une branche à la tour.
- 36 Vonderweid, anciennement Dupaigne, patricienne de Fribourg.



Familles actuellement Bourgeoises De Dulle.

en
MDCCCXVIII.

Les armoiries qui se trouvent aux archives de Dulle, sont pour la plupart, le mois, et le nom du notaire, sousigné. Les autres ont été pris ailleurs. La plupart aux archives du Gouvernement.



Serment des Bourgeois de la Ville de Bulle, *Recueil des serments*, 1758. Archives de la Ville de Bulle.

Ces avantages peuvent nous sembler aujourd'hui anecdotiques: ils ne le sont absolument pas. Ils impliquent concrètement que chaque bourgeois peut entretenir deux vaches grâce au bien de la bourgeoisie – au contraire des non-bourgeois qui sont évidemment défavorisés.

Il faut ajouter que les privilèges des bourgeois recouvrent beaucoup d'autres domaines, en particulier l'assistance à ceux d'entre eux qui se trouvent confrontés à des difficultés, veulent acquérir des compétences ou souhaitent revenir au pays.

Gestion participative

Cette gestion des biens communs donne tout son sens à l'institution. Les assemblées ne se réunissent pas pour débattre de grandes questions politiques, mais pour régler des problèmes pratiques: accueillir un nouveau bourgeois, attribuer du bois pour construire une maison, réparer un chemin ou des digues, surveiller les pâturages ou préserver les forêts. Chaque décision relève d'une seule préoccupation: assurer la pérennité du patrimoine collectif afin que les générations futures puissent en bénéficier.

Engagement solennel

Cet esprit transparaît clairement dans les sources. Les Archives de la ville de Bulle conservent un *Recueil des serments*, datant de 1658 et copié en 1758.

Ce document fascinant donne le cadre juridique et moral dans lequel s'inscrit la bourgeoisie. Il s'ouvre avec le Serment des Bourgeois de la Ville de Bulle, un engagement solennel dont procède l'ensemble: «Tous bourgeois et communiers de la ville et communauté de Bulle doit jurer et promettre par serment formel de garder et rechercher fidèlement les droits de la ville et commune dudit

Bulle, de maintenir et procurer de tout son pouvoir l'honneur et profit d'icelle, et d'éviter avec soin ce qu'il reconnoitra tendre à sa perte et dommage.»

Cette formulation générale constitue le pendant moral des avantages matériels : le bourgeois peut profiter du patrimoine de la bourgeoisie, mais il doit le sauvegarder. Le serment ancre l'idée d'une participation de chaque bourgeois à l'accroissement et à la défense des intérêts de la bourgeoisie, collectivité administrée et défendue par ses propres membres, qui se réunissent en assemblée de bourgeoisie.

La conception d'un bien commun à gérer collectivement s'applique parfaitement autant à la réalité économique qu'au discours et à l'esprit de la bourgeoisie. Bien loin d'une petite administration sans relief, c'est une institution étonnamment active et participative.

Préserver l'entre-soi

Ce cadre explique certaines dynamiques sociales dans une communauté aussi solidaire qu'exclusive.

Pour assurer la durabilité des champs et des forêts – leur conservation pour reprendre le terme de l'époque – il convient, entre autres, de surveiller attentivement les comportements de chacun. La délation apparaît très régulièrement dans les sources.

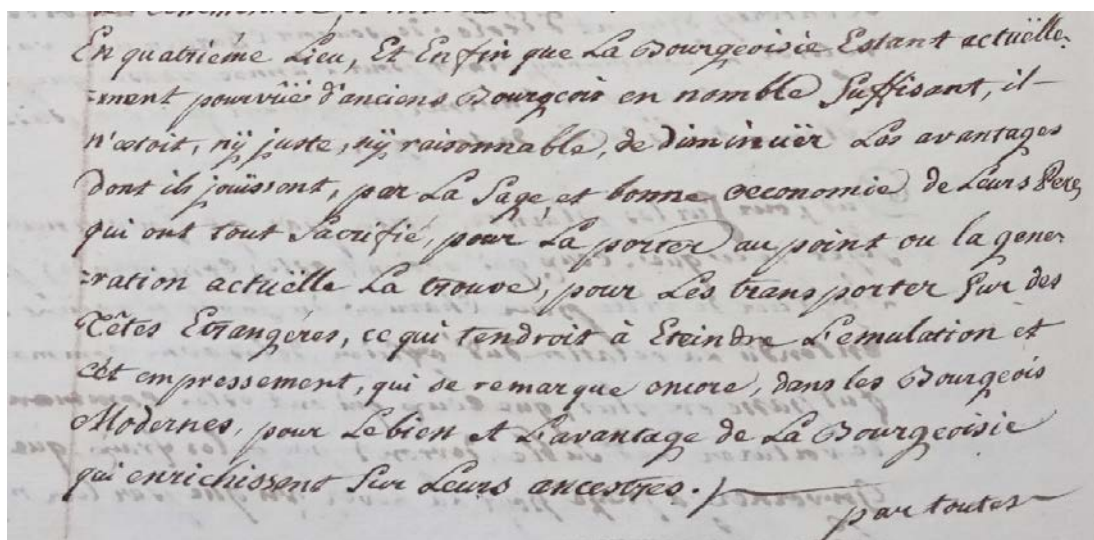
La forte réticence à l'admission de nouveaux bourgeois est un autre signe patent de cette attitude de défense des privilèges. Ainsi, en 1769, la bourgeoisie oppose un refus net à la demande d'admission de Claude Joseph Savary, médecin à Riaz. Outre le fait que la ville compte déjà trois médecins, le *Manual de bourgeoisie* en donne la raison principale : «La bourgeoisie estant actuellement pourvue d'anciens bourgeois en nombre suffisant, il n'estoit, ny juste, ny raisonnable, de diminuer les avantages dont ils jouissent, par la sage et bonne oeconomie de leurs peres qui ont tout sacrifié pour la porter au point où la generation actuelle la trouve, pour les transporter sur des têtes étrangères ».

L'affaire s'envenime : Savary menace la bourgeoisie de procès. Celle-ci réplique

en exigeant un montant de 1000 écus pour être reçu. L'affaire est portée devant le bailli. Malheureusement les détails de la procédure ne nous sont pas connus mais, à la fin du *Manual*, l'attestation de réception de Savary témoigne qu'il a obtenu gain de cause.

Cette affaire a priori anecdotique dévoile les principes structurants de la bourgeoisie bulloise. Pour refuser la naturalisation de Savary, on ne met pas en cause sa personne. On recourt à des arguments généraux sur le sens même de la bourgeoisie, à savoir qu'il y a déjà assez de bourgeois pour un patrimoine limité.

Plutôt qu'un simple rejet de l'étranger, s'esquisse ici la dynamique cruciale de la conservation d'une situation enviable, reçue des générations précédentes, dont les bourgeois tirent profit. La méfiance pour la mobilité s'ancre sur la volonté de préserver le bien commun et les privilèges, et sur la crainte de devoir les partager.



Extrait de la décision de refuser le médecin Savary, *Manual de Bourgeoisie*, 11 juin 1769.
Archives de la Ville de Bulle

Le chalet, bien plus qu'il n'y paraît

Julie PITTET, historienne

En sillonnant les routes et les voies de chemin de fer de la Gruyère et du Pays d'Enhaut, nombreux sont les chalets que l'on peut apercevoir. Petits chalottets au fond de jardins, habitations villageoises au style boisé, chalets d'alpages abritant génisses, modzons, filles et garçons de chalet, ou encore propriétés luxueuses valant quelques millions du côté de Gstaad – tous peuvent être définis comme des chalets.

D'où vient le mot chalet ?

En 2026, une grande partie des langues d'Europe et du monde possèdent le mot « chalet » ou une version très proche phonétiquement pour désigner un édifice de bois, que ce soit en anglais, allemand, italien, suédois, russe, turc, chinois, vietnamien, entre autres.

Nous pourrions presque nous attribuer la paternité du terme, puisqu'il vient d'un mot suisse romand, dérivé du pré-indo-européen *cala*, qui signifie un lieu abrité. La première apparition du mot chalet date de 1328, dans un document conservé aux Archives cantonales vaudoises. Il s'agit d'un accord entre Guillaume de Pontverre, seigneur de Saint-Triphon, et Pierre III, comte de Gruyères, dans lequel il est fait mention d'un *chaletum*.

C'est par l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau que le terme entre en littérature en France. Dans son roman *Julie ou la nouvelle Héloïse*, publié en 1761, il écrit : « Près des coteaux fleuris d'où part la source de la Veveys, il est un hameau solitaire qui sert quelquefois de repaire aux chasseurs, et ne devrait servir que d'asile aux amants. Autour de l'habitation principale dont M. d'Orbe dispose, sont épars assez loin quelques chalets. » Il accole une note à ce mot afin d'expliquer à son lectorat qu'il s'agit

d'une « sorte de maison de bois où se font les fromages et diverses espèces de laitages dans la montagne ».

Un objet de mode

Rousseau fait si bien connaître les paysages helvétiques que la région de Vevey voit affluer des hordes de touristes.

Plus globalement, les visions pittoresques et romantiques de paysages suisses se diffusent en Europe par divers médiums. À la fin du XVIII^e siècle, ce sont les gravures et les peintures qui jouent ce rôle. En 1832, le peintre et décorateur de théâtre Louis Daguerre (connu plus tard comme pionnier de la photographie) produit des spectacles visuels. Pour parfaire l'illusion des

Alpes suisses, il fait importer un chalet entier, qu'il installe dans son dispositif. Peu après, un opéra-comique d'Adolphe Adam intitulé *Le Chalet* met en scène un fermier, un soldat et une jeune fille d'Appenzell. En bref, le chalet suisse est partout, jusque dans les hautes sphères de l'aristocratie européenne.

En 1803, la future impératrice Joséphine, épouse de Napoléon, en fait édifier un dans le parc du château de Malmaison. Elle y aurait fait venir un couple de vachers suisses pour y faire fonctionner une laiterie.

En 1854, la reine Victoria fera de même pour ses enfants dans les jardins de sa résidence d'Osborne House, sur l'île de Wight, au sud de l'Angleterre.



Vase pot-pourri de l'impératrice Joséphine représentant son chalet à la Suisse, cadeau de la reine Louise de Prusse, 1804. Photo : Musée national des châteaux de Malmaison et de Bois-Préau

Un style qui s'exporte

Le chalet suisse séduit ensuite les couches inférieures de la société et finit par arriver en Amérique, où il sera théorisé et reconnu comme un type architectural à part entière.

En 1913, un certain William Dana publie à New York, *The Swiss Chalet Book*, une somme technique et théorique, richement illustrée. Ses recherches intensives le mènent jusque dans nos confins, puisque l'ouvrage comprend une photographie de la gare de Montbovon !

Un produit industriel

Après s'être imposé dans les cours européennes, puis loin à la ronde via l'Amérique, le chalet revient en Suisse sous la forme d'un produit industriel à la mode. Dans les années 1850 apparaissent les premiers chalets en kit.

Deux innovations déterminent cette industrialisation. D'une part, grâce à de nouveaux procédés, les planches et les poutres sont débitées en série, avec un gain de temps considérable. D'autre part, le chemin de fer transporte les éléments rapidement, sur de grandes distances.

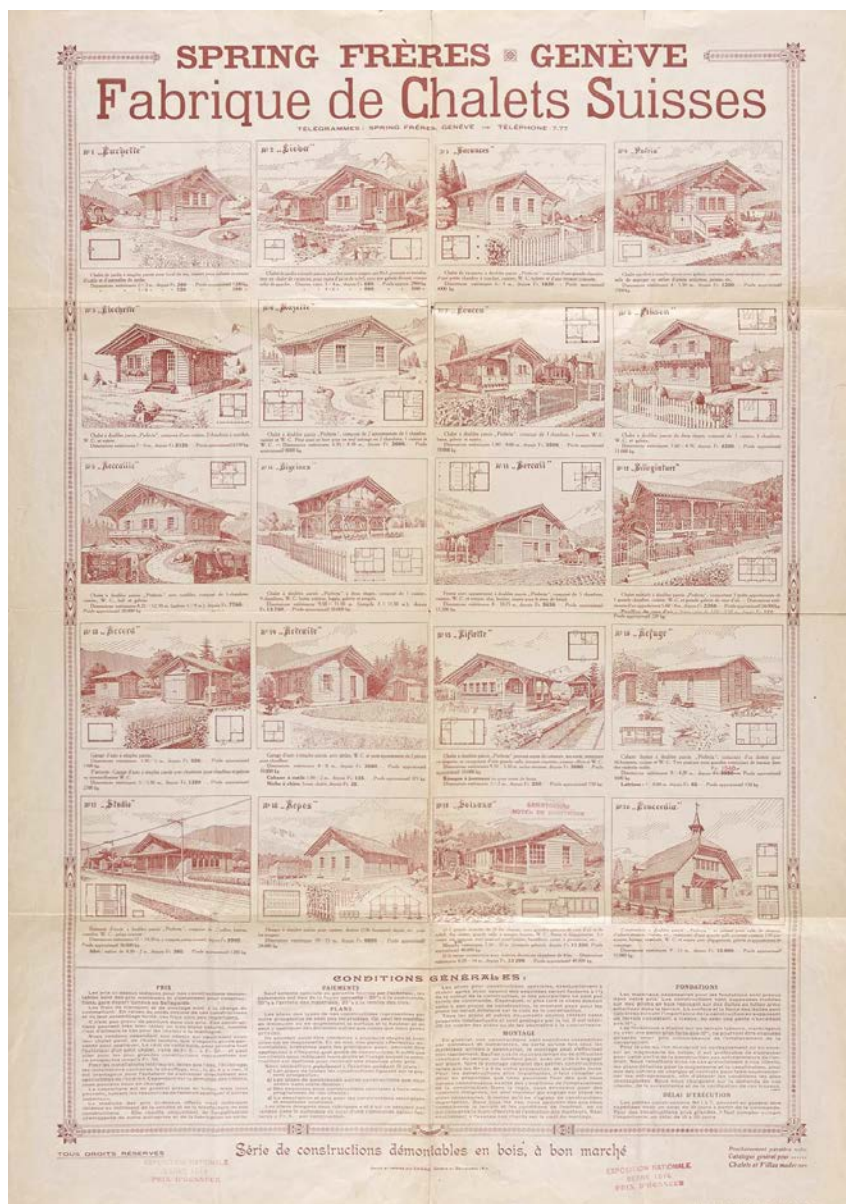
De nombreuses fabriques sont créées pour répondre à la demande grandissante de chalets que l'on choisit dans des catalogues illustrés.

Celui de la fabrique Spring Frères à Genève présente vingt modèles allant du chalet de jardin jusqu'à l'école de bois en passant bien entendu par des chalets d'habitation, avec la mention «Série de constructions démontables en bois, à bon marché». On y apprend, outre le prix et les modalités de paiement, que les plans, bien que prédessinés, peuvent être adaptés en fonction des souhaits du client, notamment en diminuant ou augmentant la surface ou la hauteur du bâtiment.

La fabrication des pièces et leur assemblage se font en un temps record. Les

petits modèles (chalets de jardin ou pavillons) sont montés en fabrique, où le client vient les chercher. Pour «les constructions plus grandes, il faut compter suivant l'importance, un délai de 10 à 30 jours». Le chalet est monté une première fois à la fabrique, afin de contrôler qu'il ne manque rien et que les pièces s'emboîtent parfaitement, puis démonté, emballé et expédié avec un monteur.

En général, «nos constructions sont expédiées assemblées par panneaux et numérotées, de sorte qu'une fois tous les matériaux arrivés à destination, le montage peut s'effectuer très rapidement. Sauf en cas de mauvais temps, ou de difficultés résultant du terrain, un monteur peut, avec un aide à engager sur place, faire le montage complet des petites constructions telles que les n° 1 à 4 de notre prospectus, en quelques jours.»



Catalogue Spring Frères à Genève, Fabrique de chalets suisses, Photo : Bibliothèque de Genève, vg 4700.



Gare de Randa (VS) de 1890, Photo: SBB Historic.



Gare de Langwies (GR) de 1914, Photo: SBB Historic



Gare de Speicher (AR) de 1903, Photo: SBB Historic

L'arrivée des gares-chalets

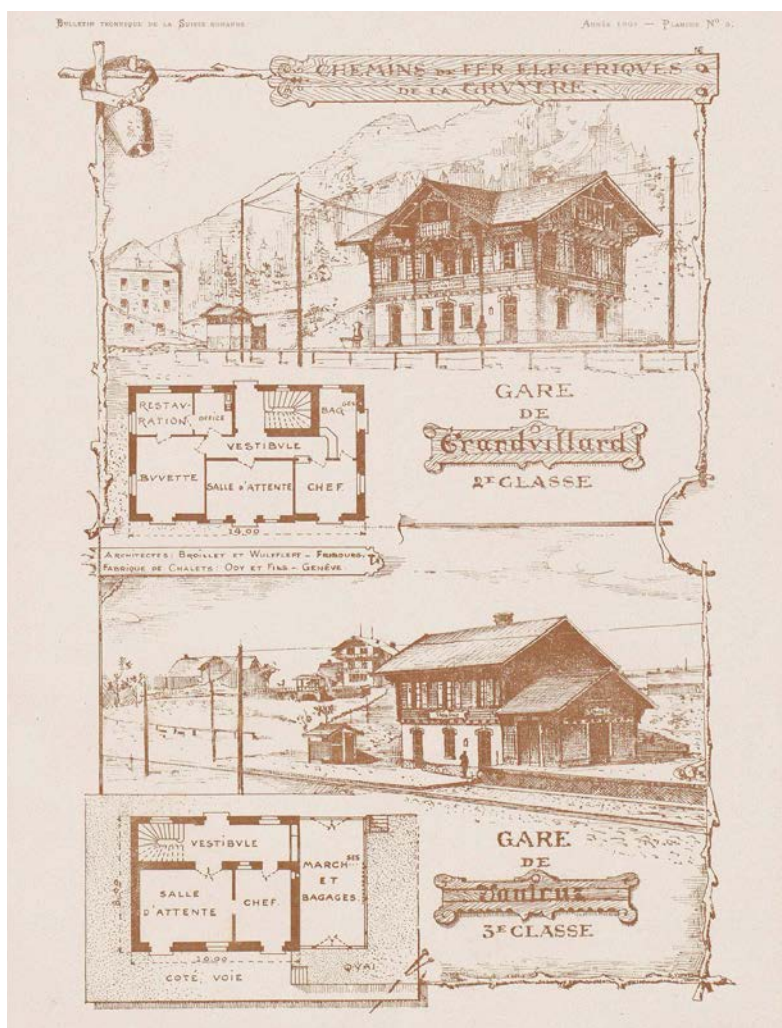
Alors que le développement du chemin de fer avait encouragé le développement de l'industrie du chalet en kit, les compagnies ferroviaires en profitent à leur tour.

Des gares-chalets poussent un peu partout, particulièrement sur les lignes touristiques. Quel meilleur endroit pour donner aux voyageurs un avant-goût d'idéal alpin et pittoresque ?

On en trouve en Valais, comme la gare de Randa, au pied du Cervin. La *Schweizerische Centralbahn*, fondée en 1853, desservait les régions de Bâle, Berne, Thoune, Soleure et Lucerne. Elle opte pour trois classes de gares-chalets, identiques sur tout son réseau.

Ces gares en kit fabriquées en série sont avantageuses pour les compagnies : peu coûteuses, transportables par train, faciles à chauffer, et pratiques pour les cheminots qui s'y retrouvent aisément, quel que soit leur lieu d'affectation.

En implantant ces gares-chalets dans l'ensemble du pays, les compagnies ferroviaires contribuent à la propagation de ce style architectural.



Plans des gares de Grandvillard et de Vaulruz, Image tirée de: Bulletin technique de la Suisse romande, 30 (1904), planche 5.

Palézieux-Montbovon

En 1901, on décide de construire des gares-chalets le long de cette ligne pour l'agrément des touristes mais surtout parce qu'elles ont fait leurs preuves.

La conception et la mise en œuvre sont confiées aux architectes Broillet et Wulffleff de Fribourg, les éléments en bois sont commandés à l'entreprise genevoise Ody et Fils.

Les gares sont, ici aussi, réparties en trois classes. D'abord celles de Bulle et de Châtel-Saint-Denis, entièrement en maçonnerie. Ensuite, pour environ 30 000 francs, celles que l'on trouve par

exemple à Grandvillard et Montbovon, et quelques années plus tard à Gruyères, équipées d'une buvette, d'un bureau pour le chef de gare, d'une salle d'attente et de trois logements dans les étages. Enfin, pour quelque 18 000 francs, toutes les autres, constituées d'une salle d'attente, d'un bureau pour le chef de gare et d'un dépôt de bagages et de marchandises, comme à la Tour-de-Trême, Enney, Albeuve et Vaulruz.

Pour différencier les gares lors de votre prochaine balade, rien de plus simple. Si vous voyez un toit à deux pans, il s'agit d'une 3^e classe. S'il y a deux pans avec une lucarne, c'est une 2^e classe !

François Ody et Fils

Ces gares-chalets en kits nous arrivent tout droit de Genève par le rail. Elles sont réalisées par l'Entreprise générale de bâtiments François Ody et Fils, dont la raison sociale précise «Fabrique de parquets, chalets suisses, kiosques et pavillons en bois découpé, menuiserie et charpente, mobilier scolaire ou autre travail mécanique à façon, sciages, découpages et moulures». Tout un programme !

Le fondateur, François Ody, a travaillé à Vaulruz avant de s'installer à Genève dans les années 1855. De récents travaux de rénovation à la ferme des Ponts ont mis à jour la peinture du fronton de la porte de grange. On peut y lire : Les frères Rouiller / François Ody maître charpentier.

L'entreprise genevoise sera propriétaire à Vaulruz d'une usine de bois qui profite de la force de la Sionge pour alimenter ses machines.

Aujourd'hui encore, le Manoir – à l'origine propriété de la famille – trône fièrement au centre du village. Sa ressemblance avec la gare à quelques mètres en contrebas est frappante.

Pour en savoir davantage

LAUPER Aloys, «Les gares-chalets de la Gruyère: un voyage initiatique en modernité», *Cahiers du Musée gruérien* 6, 2007, p. 183-194.

NERFIN Pauline Claire, *Le chalet suisse, une icône en kit. Le phénomène du chalet suisse préfabriqué (1850-1930): processus de production, déclinaison, diffusion*. Thèse, Université de Genève, 2025. <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:189456>.



Retour de l'alpage. Carte postale de Charles Morel, 1909. © Musée gruérien

Heureuse découverte – et questionnement

Depuis son acquisition par les Amis du Musée en 2002, le fonds photographique Charles Morel est soigneusement conservé au Musée gruérien. Afin de le compléter avec des vues qui manquent d'après le répertoire de 2500 sujets établi par son grand-père, René Morel recherche ses cartes postales, en visitant des brocantes ou en surfant sur Internet. Et parfois il tombe sur une perle !

Ce fut le cas avec cette carte exceptionnelle, qu'il a eu la chance d'acquérir. Bien sûr, il y avait déjà des poyas ou des désalpes dans la collection Morel, mais cette image montre une situation vraiment inhabituelle.

Surprise ! C'est une femme qui marche en tête du troupeau, avec tous les attributs de l'armailli : les manches retroussées sous

une veste de bredzon (sans edelweiss, mais ce motif n'était pas toujours présent à l'époque), le loyi et la canne, peut-être même une montre à gousset et... une jupe. Elle n'aurait quand même pas eu le toupet de porter un pantalon en 1909. Il ne manque plus que la pipe. On voit bien deux hommes parmi les bêtes, mais c'est clairement elle qui mène cette *rindya* !

Sur des photos de désalpe de cette époque les seules femmes qu'on observe sont celles qui servent à boire au passage d'un troupeau à proximité d'un bistrot, ou quelques curieuses qui observent avec intérêt les bêtes - ou les armaillis !

Qu'est-ce qui pourrait expliquer cette présence féminine en tête d'un troupeau en désalpe, et en ce lieu à l'entrée de Vuadens, en Russon ?

Qui pourrait se souvenir d'une telle situation ? Quelqu'un connaîtrait-il l'histoire de cette femme ? Peut-être une veuve qui a dû prendre en charge l'exploitation agricole familiale ?

Toute réponse est bienvenue sur : rene_morel@bluewin.ch

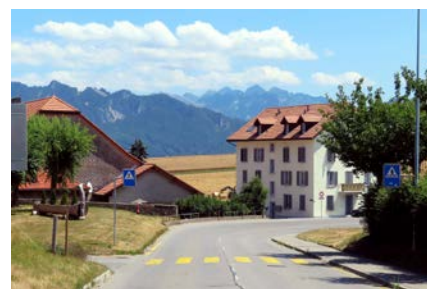


Photo René Morel 07.2026



Chalet du Lappé et les Dents de Ruth et de Savigny. Carte postale de Charles Morel, 1918. © Musée gruérien

Je préfère les flâneries aux grimpées

Un message personnel

Autrefois, les cartes postales véhiculaient des images mais aussi des messages personnels, écrits à la plume, très serré car chaque centimètre comptait. Au dos de celle-ci on peut lire :

Cette carte que voici représente un coin bien sauvage de nos alpes fribourgeoises. Les montagnes environnantes sont réputées assez dangereuses. J'aime assez la montagne, mais je préfère les flâneries aux grimpées ou escalades. Je les trouve stupides les gens qui s'exposent à la mort rien que pour cueillir une fleur rare. Moi, je me repose à la montagne, alors que d'autres s'éreintent et se fatiguent. C'est tout un art d'apprécier la montagne et d'en jouir... Elle me dispose à la contemplation muette, aux rêveries

et me parle surtout de la Toutepuissance de Dieu, alors que pour beaucoup d'autres, la montagne n'est qu'un moyen de s'exercer à la hardiesse de braver le danger et de s'en vanter.
B. Betholet

Un enjeu public

Près d'un siècle plus tard, le chalet de Lapé, construit en 1742 sur un alpage du Petit-Mont à Charmey, fera l'objet d'une procédure qui ira jusqu'au Tribunal fédéral.

Après un violent orage en 2005, le propriétaire y fait poser, sans autorisation, une toiture en métal. Patrimoine Gruyère-Vevayse et Pro Fribourg montent au créneau pour rappeler que ce bâtiment est l'un des deux seuls chalets du canton coiffés d'un imposant toit

à deux pans dit «à la Mansart» et qu'il bénéficie à ce titre de la plus haute protection, que la couverture de tôle altère gravement la silhouette du chalet et le caractère du site, et qu'elle contrevient à la législation relative à la conservation du patrimoine architectural alpestre. En novembre 2010, le Tribunal fédéral rejette le recours des propriétaires.

En 2015, le chalet du Lapé retrouve son toit en tavillons, grâce aux artisans d'art mandatés par l'entreprise Baeriswyl, de Planfayon. Il y a, entre autres, Wernu Riesen, de Schwarzenburg, et Lucien Carrel, de Vaulruz. La transmission de leurs savoir-faire est essentielle pour la conservation de notre patrimoine.

Sophie Dujardin
et Madeleine Viviani

Voir ailleurs

Triennale des arts imprimés – Belgique, Brésil, Espagne, France, Québec, Suisse

Mercredi 9 décembre, 13h45 à 17h

Les Amis du musée auront le privilège d'une visite guidée avec Battiste Cesa, directeur artistique de Trace-Ecart et d'Altitudes, et Nicole de Montmollin, membre du collectif de gravure Trace-Ecart.

La visite débutera au Centre des arts gravés, à la Tour-de-Trême, pour une démonstration des différentes techniques de gravure sur les presses à disposition.

Elle se poursuivra à la Galerie Trace-Ecart, rue de Gruyères 64, à Bulle, où nous découvrirons l'exposition *Voir ailleurs*, pour laquelle quarante-neuf artistes graveurs de haut niveau ont créé une estampe. Toutes les techniques

classiques et contemporaines de l'estampe sont utilisées, ainsi que des techniques mixtes.

Voir ailleurs est un projet de l'association française Graver Maintenant qui promeut les échanges internationaux entre artistes graveurs. Il a été dévoilé en décembre 2025 à la Fondation Taylor à Paris. Trace-Ecart est heureuse et reconnaissante de pouvoir montrer ces œuvres au public suisse.

Ce sera aussi l'occasion de découvrir les nombreuses activités de Trace-Ecart, acteur majeur de la vie culturelle régionale tant par ses expositions que par son importante offre de formations.

Rendez-vous: 13h45 au Centre des arts gravés, place de l'Église 5, à La Tour-de-Trême

Prix: CHF 15.–/personne

Inscription jusqu'au 15 novembre, de préférence à amgexcursions@musee-gruerien.ch, ou 078 226 23 03.



Il suffit parfois d'un livre, d'une histoire ou d'une rencontre pour voir le monde autrement.

Le nouveau programme culturel propose de nombreuses activités pour les enfants, les jeunes et les adultes. Autant d'occasions de questionner, d'imaginer, de se laisser surprendre.

Disponible à la Bibliothèque, à l'Office du tourisme et sur musee-gruerien.ch

L'Ami du Musée, n° 113, octobre 2026

IMPRESSUM.

Éditeur: Société des Amis du Musée gruérien, case postale, 1630 Bulle, musee-gruerien.ch, 026 916 10 10

Parution: L'Ami du Musée paraît 4 à 6 fois par an. Les Cahiers du Musée gruérien tous les deux ans. Adressés aux membres de la société.

Mise en page et impression: media f imprimerie SA, 1630 Bulle.

Rédaction: Madeleine Viviani, am.viviani@bluewin.ch

Relecture: René Morel